

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentant des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 5 ou du 20 de chaque mois.

MODES.

DEPUIS long-tems on n'avait vu d'aussi élégantes broderies servir d'ornement aux robes de bal : ce ne sont plus ces petits accessoires mesquins que l'on mettait, l'hiver dernier au-dessus d'un ourlet ; mais des dessins larges jetés avec grâce, où l'or, l'argent et les soies les plus vives font d'une



garniture de bal un petit chef-d'œuvre de goût. Pour se faire une idée de l'accroissement de ce luxe, il suffirait de parcourir dans cet instant les beaux magasins de MM. Delille et Burty, où arrivent en foule toutes les femmes qui savent de quelle puissance est quelquefois l'attrait d'une toilette bien choisie. Là, elles voient déplier devant elles mille robes sur lesquelles l'art a imprimé une égale richesse de coloris et de dessins, et qui, par leur extrême variété, ne laissent que l'embarras d'un choix qui ne peut manquer d'être heureux. Du reste, la saison est propice aux fantaisies de ce genre; car, représentations au bénéfice des acteurs, bals au bénéfice des pauvres, tout cela tourne au bénéfice du luxe et de la coquetterie. Parmi les nombreuses remarques que nous ont offertes les dernières soirées, nous citerons celles-ci.

— Une jolie toilette était une robe de crêpe blanc ornée toute de feuillages; une guirlande de fougère traversait diagonalement le jupon et se terminait par un bouquet de branches éparses sur l'ourlet à la hauteur du genou; un bouquet semblable remontait vers le corsage du côté opposé; un chaperon de fougère, dont les tiges étaient recourbées comme les plumes d'autruche, était placé sur le côté de la tête.

— Une robe en crêpe vapeur avait, au-dessus de l'ourlet, une guirlande brodée en soie verte nuancée; autour de toutes les fleurs et feuilles courait un petit filet d'or en harmonie avec les queues, qui étaient en or.

— Sur une robe de crêpe blanc, des bouquets de feuilles très-longues et étroites, brodées en soie grenat et entremêlées par des branches de petites fleurs brodées en argent, faisaient une garniture ravissante.

— M^{me} de R*** avait une robe en velours cerise entourée, à hauteur du genou, d'un boa en marabouts blancs. M^{me} M***, une robe en velours vert entourée de la même manière, par un boa en plumes vertes frisées; une tresse d'or serpentait autour de ce boa en le séparant par intervalles égaux. En dessous était attachée une haute frange d'or qui tombait sur l'ourlet.

— M^{me} la marquise de S*** portait une tunique ou robe ouverte en crêpe blanc entourée d'un effilé d'or, au-dessus duquel une grecque brodée en or servait de tête. La robe de dessous était en gros des Indes blanc ayant sur l'ourlet une

grecque en or. Un turban à *la juive*, en gaze blanche et or, allait parfaitement avec ce costume.

— On fait en gaze imitation de blonde des robes charmantes ; on les garnit de hauts volans parfaitement ouvragés et faisant l'effet de véritables blondes. Ce sont ces gazes que l'on emploie pour faire des manches à *la Marino* et à *la dona Maria*, que, par un besoin de variété, quelques-uns ont surnommées des manches à *la belle Paule*.

— Rien n'offre plus de fraîcheur et de simplicité que les robes en gazes de Chambéry ; nous en avons vu dont le large ourlet était orné, au-dessus du genou, d'un nœud de rubans de satin d'où s'échappait un ruban qui passait transversalement sur l'ourlet, sous lequel il se retournait ; trois nœuds de rubans placés sur l'épaulette séparaient les manches en trois parties égales marquées par les bouts des nœuds ; un large ruban de satin, noué de côté sous la ceinture, tombait jusqu'aux genoux.

— Encore un nouveau petit caprice pour succéder aux châtelaines, dont le règne fut si court. Ce sont des *aumônières*, qui se fixent à la ceinture de la robe par une agrafe et une chaîne ; elles tiennent lieu de poches, de sacs, et offrent bien réellement quelque utilité dans leur moderne élégance.

— On voit encore des mouchoirs de poche formant bourse au milieu par le moyen d'un petit cordonnet qui entoure un rond de broderie que l'on serre à volonté ; mais les mouchoirs de batiste, brodés en or, n'ont encore rien perdu de leur faveur, et l'on en fait d'un tel prix, qu'ils deviennent de véritables bijoux.

— Les peignes d'écaille sont toujours à très-hautes galeries ; ceux travaillés à jour paraissent les plus nombreux.

— Les manches *berret* sont charmantes, mais rien d'effrayant comme la quantité d'étoffe qu'elles emploient. Ce sont des deux ou trois aunes de gaze ou de velours qui passent dans ces plis crevés qui donnent tant de grâce à la robe. Du reste elles sont encore le genre le plus généralement porté, malgré l'inconvénient de la place qu'elles tiennent dans un salon, où elles se froissent au premier choc, si elles n'ont pas déjà été écrasées en montant en voiture.

— Après avoir cité la perfection des bijoux en argent, aux-

quels M. Bourguignon* a donné tant de variété, nous ferons ici l'éloge de ses parures turques, en émail bleu de ciel, montées en or, dont la forme et les dessins sont d'une gracieuse étrangeté.

—On fait des nattes en or pour servir à orner les coiffures en cheveux. On en a vu de très-jolies qui sortaient des ateliers de M. Gobert, rue des Fossés-Montmartre, n° 21.

ANECDOTE SUR NICOLÒ PAGANINI.

En l'année 1817, tandis que Paganini était à Vérone, le chef d'orchestre du grand théâtre de cette ville, Valdabrin, violoniste fort habile, s'avisa de dire que Paganini n'était qu'un charlatan; qu'à la vérité il excellait dans quelques morceaux d'un répertoire à lui, mais qu'il y avait tel concerto de sa composition qu'il serait incapable d'exécuter. Paganini apprend ce propos, et se hâte de faire dire à Valdabrin qu'il essaiera volontiers de reproduire les inspirations du chef d'orchestre de Vérone. Cette épreuve, qui était un puissant attrait offert au public, il voulut la réserver pour son dernier concert. Le jour de la répétition est fixé, Paganini ne manque pas d'y venir, mais moins pour se préparer que pour se conformer à l'usage établi : la musique qu'il y exécute n'est pas celle qu'il se propose de faire entendre; selon son habitude, il improvise sur les mouvemens de l'orchestre, et jette, en forme de remplissage, une multitude de passages délicieux que son imagination enfante avec une spontanéité incroyable. Ce n'est point une répétition, c'est un premier concert qui, pour les assistans, laisse encore imprévues les merveilles de la représentation. Avec Paganini il faut presque toujours s'attendre à des surprises de ce genre; les musiciens appelés à l'accompagner en sont eux-mêmes tellement déconcertés, que l'instrument leur échappe d'étonnement; ils restent ébahis, oubliant dans l'admiration la tâche qui leur est prescrite.

Qu'on se figure le désappointement de Valdabrin en entendant tout autre chose que sa musique; aussi, la séance

* Passage de l'Opéra.

is ferons
el, mon-
gracieuse
coiffures
s ateliers

rone, le
dabrini,
ui n'était
quelques
tel con-
xécuter.
e à Val-
pirations
était un
ver pour
i, Paga-
préparer
e qu'il y
ntendre ;
de l'or-
titude de
avec une
on, c'est
ncore im-
aganini il
e genre ;
êmes tel-
l'étonne-
la tâche
ni en en-
la séance



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.
Coiffure créée par M. Nicaise ornée d'une guirlande des Magasins de M. Carlier Bl. des
Italiens Robe de crêpe; Parure en Camée des Magasins de M. Bourguignon passage de l'Opéra.

terminée, s'approchant de Paganini : « Mon ami, lui dit-il, ce n'est pas mon concerto que vous venez d'exécuter, je n'ai absolument rien retrouvé de ce que j'avais écrit? — Ne vous inquiétez pas, mon cher, lui répond Paganini, au concert vous reconnaîtrez parfaitement votre œuvre; seulement alors, je vous demande un peu d'indulgence. » Le lendemain le concert eut lieu. Paganini commença par jouer plusieurs morceaux de son choix, réservant celui de Valdabrin pour terminer la soirée. Tout le monde s'attendait à quelque chose d'extraordinaire; les uns croyaient qu'il allait changer les moyens et les effets d'orchestre; d'autres, qu'il reproduirait les motifs de la musique de Valdabrin, en y faisant, à sa manière, les additions les plus brillantes; personne n'était dans le secret. Paganini paraît enfin; il tient à la main une canne de jonc, chacun se demande ce qu'il veut en faire. Tout-à-coup il saisit son violon, et se servant de sa canne comme d'un archet, il joue d'un bout à l'autre le concerto que son auteur ne croyait exécutable qu'après de longues études. Non-seulement il rend les passages les plus difficiles, mais encore il y introduit des variations charmantes, sans cesser de déployer un seul instant cette grâce, cette intensité et cette verve qui caractérisent son talent.

(Extrait d'une *Notice sur Paganini*, par G. IMBERT DE LAPHALÈQUE.)

LES AMOURS DE LA MORT.

CHANT-HISTOIRE D'UNE FEMME SAUVAGE *.

» — Oui, la nuit était belle; le voyageur pouvait voir dans
 » la forêt quelques-unes des lianes qui arrêtaient ses pieds,
 » car la lune était ronde, et brillait à travers les feuilles.
 » Des guerriers descendaient la montagne; ils disaient à un
 » jeune prisonnier qui marchait au milieu d'eux : « Tu fais
 » bien, Nouktiaka, de nous réjouir par des chansons, car tu
 » seras brûlé avec de grandes souffrances. » Nouktiaka ré-
 » pondait : « On parlera de moi parmi les vaillans, car ma
 » chair vous défie; saurez-vous seulement la torturer assez,

* Ce fragment est extrait de *Jakaré Ouassou*, ou les *Tupinambas*, roman qui doit paraître incessamment.

» la chair d'un brave ?... » Et le captif chantait gaîment en descendant la montagne.

» Mais pourquoi les hommes vainqueurs ne frappent-ils plus le fils de leurs ennemis pour le faire marcher aussi vite que le chevreuil ? Oui , les hommes qui frappaient le beau captif viennent d'être étendus à ses pieds ; ils ne le donnent pas en spectacle à leurs femmes... ils sont morts !

» Qu'elle était belle la grande femme que Nouktiaka avait aperçue derrière un grand arbre !... c'était la Mort qui a conversé avec nos pères , et qui dansera sur la tombe de tous les enfans de nos pères !... Comme son œil était terrible lorsqu'elle a renversé ceux qui mettaient en sang les épaules du beau Nouktiaka !

» Nouktiaka voulut s'élancer vers la grande femme , mais elle étendit la main , et fit un signe qui arrêta le guerrier. S'il s'était approché d'elle , il fût tombé le visage contre terre. La mort ne voulait point le faire périr , parce qu'elle l'aimait.

» Elle s'enfonça dans la forêt , où elle souffrait cruellement ; sa bouche prononçait des paroles d'amour , mais elle était obligée de fuir celui dont elle avait sauvé la vie ; car il aurait été renversé si son corps avait touché le corps de la grande femme... Mais Nouktiaka poursuivait son amante pendant le soleil et pendant la lune , et son amante s'éloignait sans cesse de lui en faisant de longs détours dans les bois ; elle ne se reposait jamais , craignant que Nouktiaka ne la surprit au moment du sommeil. Un jour la grande femme était accablée de lassitude. Semblable au scoasson qui veut échapper à une troupe de chasseurs , ou telle que le nageur repoussé par l'orage des bords que ses bras cherchent à saisir , la grande femme s'assit sur les feuilles , auprès d'une fontaine ; elle s'y endormit. Nouktiaka l'aperçut à terre.

» Voici mon amie , qui est belle , et qui m'échappe toujours comme la lune échapperait , dans cette fontaine , aux petites mains de l'enfant qui voudrait la saisir. Et le guerrier s'élança ; il pressa la grande femme sur son cœur ; mais aussitôt il tomba à terre.

» La Mort s'éveilla , son beau visage devint pâle , elle pleura sur le corps de son amant : c'est elle qui l'avait tué. »

MELANGES.

— La clôture du théâtre Italien est irrévocablement fixée au 31 mars. M^{me} Malibran n'a plus que douze représentations à donner d'ici à cette époque.

— Tel est l'empire de la mode qu'elle commande en tous lieux, en tous tems et à tous les âges... La vieillesse, l'ennui, le malheur, rien ne soustrait à sa puissance. La jeune fille, en proie aux déchiremens d'une maladie mortelle, donne encore un sourire de mélancolie aux parures des jours de fête. Son cœur, flétri par de longues douleurs, palpite encore d'espérance à la vue des bijoux qui servirent à l'embellir, et si de nouvelles souffrances viennent réveiller en elle de noirs pressentimens, son cœur se serre pour la millième fois; mais pourtant il espère...

Mais celle qu'une lèpre affreuse rend pour elle et pour tous un objet de dégoût et d'horreur, elle fait seule exception à la règle commune. En vain elle a subi tout ce que la science médicale a prescrit, tout ce que le charlatanisme a inventé de répugnant et de nuisible, elle a tout usé jusqu'à sa patience. En proie au désespoir, elle fuit, elle repousse ses parens et ses amis : elle se fuit elle-même, et, comme le lépreux de la cité d'Aoste, seule au milieu du monde, l'esprit fixé sur une situation affreuse et sur un avenir sans espoir, elle demande la mort, à laquelle une crainte religieuse peut seule l'empêcher de recourir.

Mais cette horrible maladie n'était point sans remède; un docteur, inspiré par la science et par l'humanité, vient de trouver un moyen aussi simple que certain pour détruire ce germe cruel. Déjà des cures complètes peuvent servir d'exemples et la bienfaisance qui a dirigé les recherches de cette découverte fait aujourd'hui un devoir de la révéler dans toutes les parties du monde où l'on peut connaître les ravages de ce fléau. Qu'on ne s'étonne donc point si un semblable avis peut prendre place dans un journal de modes. Comme un autre, il se doit aux actes de bienfaisance, et se plaît à faire connaître l'adresse des bonnes religieuses qui, sur les consultations préalables et gratuites d'un docteur, distribuent *gratis* ce remède à tous les pauvres, les lundi et vendredi, de deux à quatre heures, rue Notre-Dame-des-Champs, n° 12.

MERCURE DES SALONS,
REVUE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE,
ALBUM DES MODES.

6^e LIVRAISON. — Sommaire : *Milan*. — *Le Prisonnier de Sainte-Hélène*. — *La Religieuse sous-Lieutenant*. — *Fido et Bianco*. — *Catacombes des Lapins*. — *Demidoff*. — *Chronique*. — *Théâtres*. — *Revue des Modes*.

Deux gravures de modes, plusieurs vignettes par Thompson.

7^e LIVRAISON. — Sommaire : *Paganini*. — *Documens secrets sur la Restauration*. — *Les Femmes en Turquie*. — *Tradition du moyen âge*. — *Sel fondu*. — *Chronique*. — *Théâtres*. — *Revue des Modes*.

Deux gravures de modes, très-riches ; plusieurs vignettes par Thompson.

Les gravures de modes sont les mêmes que celles du *Petit Courrier des Dames*, tirées sur papier grand raisin superfine satiné.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION POUR UN TRIMESTRE :

Paris.	12 fr.
Départemens.	13
Étranger.	14

Les abonnemens datent du 1^{er} de chaque mois.

— **CHOCOLAT ANALEPTIQUE INDIEN.** Le Chocolat, dont la consommation devient chaque jour plus considérable, ne convient cependant pas à beaucoup de personnes, pour lesquelles il est irritant et d'une digestion difficile. Il importait donc de composer un Chocolat qui, en conservant un goût exquis, possédât de plus la propriété de nourrir sans irriter, d'être pectoral et rafraîchissant, et par conséquent d'une facile digestion. Sous tous ces rapports nous ne saurions trop recommander aux estomacs faibles et nerveux, aux convalescens, et même aux amateurs les plus difficiles, le Chocolat Analeptique Indien de M. ESTAVART, *passage Choiseul*, n° 21. Le succès qu'il obtient confirme les éloges que nous en avons déjà fait.

— Au milieu de ces nombreux cosmétiques que la parfumerie invente tous les jours, nous devons une recommandation toute particulière à la précieuse découverte de MM. Gellé frères, fournisseurs de S. A. R. MADAME, Duchesse de Berri, qui viennent d'offrir, sous le titre de *Régénérateur de la Chevelure*, une composition qui assure non-seulement la conservation des cheveux, mais le moyen de les épaissir, de les fortifier et de les embellir. L'usage avantageux que tous les coiffeurs de la capitale ont fait de cet inappréciable cosmétique, lui assure un succès non moins général à la province et à l'étranger, et nous pouvons affirmer que l'éloge accordé de toutes parts au *Régénérateur de Gellé frères* est hors de toute exagération et de tout charlatanisme ; c'est donc dans l'intérêt de toutes les femmes qui savent apprécier le charme d'une belle chevelure que nous recommandons aujourd'hui cette invention supérieure à toutes celles créées dans le même but. Prix : 2 fr. 50 c. le flacon. Chez les inventeurs Gellé frères, parfumeurs-chimistes, rue des Vieux-Augustins, n° 37.

A ce Numéro est jointe la planche 701.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.